

La classe sociale dans les souvenirs historiques : l'exemple des services étrangers

Autor(en): **Antonietti, Thomas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **81 (1991)**

Heft 5-6

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005229>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La classe sociale dans les souvenirs historiques: l'exemple des services étrangers

Le Musée cantonal d'histoire et d'ethnographie de Valère à Sion a présenté durant l'été 1991 l'exposition «Ubi bene, ibi patria – Valais d'émigration XVI^e–XX^e siècles». L'article ci-dessous traite d'un chapitre particulier de l'émigration militaire tel qu'il a été présenté dans cette exposition. Cette contribution se veut un hommage à Rose-Claire Schüle, présidente de l'Association des Musées locaux du Valais, qui fêta ses 70 ans le 24 décembre 1991. T. A.

Du XV^e siècle jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, ce sont les services étrangers qui constituent la partie la plus importante de l'émigration valaisanne et alpine. Le séjour dans des pays étrangers permet aux soldats comme aux officiers d'acquérir des expériences nouvelles qui laisseront plus tard des traces dans la tradition de leur pays d'origine. L'article suivant se focalisera sur les procédés de transmission concernant les services étrangers sous le point de vue des différences spécifiques entre officiers et soldats¹.

Les témoins matériels du souvenir

La Garde suisse à Rome n'est pas le seul vestige du service suisse à l'étranger, tout en étant certainement le plus connu. Pour le Valais, on pourrait citer entre autres les gardes d'honneur en uniformes historiques de certaines processions actuelles de la Fête-Dieu, ou les sociétés de fifres et de tambours qui, dès les années 60 de ce siècle, ravivent le souvenir des services étrangers par le port de copies de leurs uniformes.

Il faut marquer nettement les différences entre ces rappels plutôt populaires du passé militaire et les transmissions du souvenir dans les classes supérieures. Ces dernières préfèrent suspendre aux parois des salons de l'aristocratie les portraits de leurs officiers dans les cours royales d'Europe, ainsi que les épées ornées d'un «vive le roi!» et les décorations, brevets, titres de noblesse conférés pour leurs loyaux services aux officiers fidèles et méritants, tous magnifiquement encadrés. Dès le XIX^e siècle, ces précieux trésors familiaux sont entrés dans les musées historiques sous forme de dons ou de prêts. Ils sont destinés à perpétuer la gloire de leurs anciens propriétaires. Ces objets identifiés, avec

¹ Pour de plus amples détails, voir: THOMAS ANTONIETTI, «Die Handlanger des Kriegeres und ihre noblen Unternehmer: Eine ethnographische Betrachtung des Walliser Solddienstes im 18. und 19. Jahrhundert», in *Valais d'émigration*, Musée cantonal d'histoire et d'ethnographie, Valère, Sion 1991, pp. 27–74.

leur histoire individuelle, prennent alors, une fois placés dans une vitrine ou sur un piédestal, le caractère d'une relique.

Depuis le début de notre siècle, des objets des simples soldats, d'un tout autre genre et bien moins nombreux, ont été considérés comme dignes d'être exposés dans un musée. On trouve donc dans les musées valaisans des sabres reconvertis en coupe-pain, exposés comme témoins de la vie paysanne quotidienne, ou d'anciens uniformes qui ont été remplacés dans les parades de la procession de la Fête-Dieu par des uniformes réglementaires de l'armée suisse. Ces objets anonymes témoignent d'un passé collectif aux protagonistes oubliés par l'histoire.

Cette relation différente avec les objets du souvenir dévoile une attitude à l'égard du passé diverse selon les classes sociales. Écrire l'histoire était dans le Valais préindustriel le privilège des classes supérieures. Des ecclésiastiques et des aristocrates écrivaient des chroniques et établissaient des généalogies. Les familles dominantes écrivaient souvent elles-mêmes leur histoire. L'arbre généalogique renforçait l'identité familiale et représentait une condition essentielle à l'obtention de titres nobiliaires.

La population rurale et paysanne avait de toutes autres relations avec l'histoire et le passé. Elle considérait l'histoire comme une partie du quotidien que la tradition orale, les modèles de vie et de pensées traditionnels y avaient ancré. La réutilisation spontanée des uniformes ramenés par les soldats est un exemple de cette intégration de l'histoire dans le présent. Ces uniformes qui rehaussent magnifiquement la procession de la Fête-Dieu ou les cortèges des sociétés de fifres et de tambours, peuvent également servir aux acteurs d'un théâtre, devenir de simples vêtements de travail ou terminer leur parcours dans un tapis en bouts d'étoffe.

Les manières de concevoir sa propre histoire selon la classe sociale découle en définitive d'un quotidien différemment perçu et vécu. Le service mercenaire reproduisait la répartition des pouvoirs de la société valaisanne prérévolutionnaire divisée en deux classes. Le statut d'officier était exclusivement réservé au patriciat, de famille ou de fonction, tandis que la classe paysanne devait se contenter du statut de soldat. L'émigration des officiers était généralement prévue pour une longue durée, voire même comme émigration définitive. L'acculturation des officiers en était d'autant plus intensive et comportait des échanges culturels fréquents et l'adoption d'éléments étrangers. Les soldats migraient à terme, avec la ferme intention d'un retour au pays et leur contact avec la culture étrangère restait souvent épidermique. Les influences sur leur propre culture étaient moindres et les innovations restaient superficielles et se fondaient, lors du retour, rapidement dans la culture locale. Il semble que les influences étrangères et les modernisations que la culture matérielle valaisanne a connu sont plutôt l'œuvre d'artisans venus d'ailleurs que de soldats de retour du service mercenaire.

Les notes de deux Valaisans partis dans la première moitié du XIX^e siècle au service étranger, l'un en tant qu'officier, l'autre comme soldat, illustrent les différentes formes de transmission selon l'appartenance à l'une ou à l'autre classe sociale.

Rares sont les soldats des services mercenaires qui ont relaté par écrit leurs expériences à l'étranger.² Aux XVIII^e et XIX^e siècles, ce n'était pas habituel pour des gens simples de composer un récit autobiographique. D'une part ils avaient d'autres préoccupations que celle d'écrire leur histoire vécue, d'autre part les bases culturelles et sociales leur faisaient défaut. Les classes inférieures n'écrivaient guère, les écoles ne leur avaient généralement dispensé qu'une éducation religieuse. Les écrits autobiographiques d'officiers sont plus fréquents sans être nombreux.³

Les officiers et les soldats étaient d'origines géographique et sociale différentes. Les premiers appartenaient au patriciat lié aux charges et fonctions des centres urbains de la Vallée du Rhône. La majorité des seconds se recrutait dans la paysannerie de montagne. Les possibilités offertes aux officiers de mener une vie selon leur rang et leurs aspirations étaient souvent moins bonnes en Valais, que celles de pouvoir établir une existence paysanne pour les mercenaires de retour au pays. Il est évident que ces différences d'origine et d'avenir se reflètent dans les lettres et les écrits biographiques des officiers et aristocrates d'une part, des soldats et paysans de l'autre. Chaque souvenir est formulé selon les intérêts personnels et d'après la perception des valeurs sociales de l'auteur. Pour les officiers, le renom, la gloire, la carrière sont primordiaux; pour les soldats, ce sont le gagne-pain, la survie et le retour en bonne santé qui comptent.

Les souvenirs de l'officier

Voyons d'abord la biographie d'un officier: Les «souvenirs» de Hyacinthe Clemenso d'Ardon. Ce cas d'espèce devrait servir d'approche aux tendances générales que reflètent les récits d'officiers, puis permettre d'appréhender les tendances et formes d'appartenance à leur société⁴.

Hyacinthe Clemenso est né en 1781 à Ardon, près de Sion, dans une famille de magistrats qui a fourni au pays différents «ecclésiastiques et magistrats locaux». Après avoir fréquenté le collège des Jésuites à Sion, il entre à l'Abbaye de Saint-Maurice pour devenir prêtre. L'arrivée de l'armée française en 1798 met fin à son noviciat, un mois avant d'accéder à la prêtrise. Durant l'Helvétique, Clemenso est «agent» à Ardon (ce qui doit correspondre à la fonction de président de commune), et obtient le «diplôme de notaire». En 1806 il entre dans le régiment valaisan de Napoléon à Gênes, devient «quartier-maître» puis «capitaine». Entre 1808 et 1813, il participe aux campagnes d'Espagne, de Russie et d'Allemagne. De 1814 à 1827, il est dans les services français. Dès

² En général, il n'y a que des lettres éparses et quelques documents de soldats mercenaires qui sont parvenus à nous. Les lettres des frères Imhof de Grengiols (Archives cantonales Sion, Fonds Fritz Schalbetter, N° 90, 91, 93, 94, 128, 129) et les lettres de Leonhard Nef de la Vallée du Rhin saint-galloise (VALENTIN VINVENZ, *Feldgrau bis Bunt*, Werdenberger Schicksale III, Buchs 1991, p. 20–26) représentent les exceptions.

³ Pour les autobiographies d'officiers valaisans, cf. ANTONIETTI, note 1.

⁴ Les notes et citations concernant Hyacinthe Clemenso se trouvent dans: «Souvenirs d'un officier valaisan au service de France: Le capitaine Hyacinthe Clemenso (1781–1862)», in *Annales Valaisannes*, XXXII/1, 1957, pp. 1–110.



Fig. 1 Un exemple de la tradition de conteur masculin à la veillée: Le mercenaire de retour dans son pays selon une illustration du XIX^e siècle. (Ill.: Paul de Vallière: Honneur et Fidélité. Neuchâtel/Lausanne 1913)

1827, il est établi comme notaire à Monthey et Martigny, mais après quatre ans il repart en France pour pouvoir jouir de sa pension. Il décède en 1862 à Mâcon.

Le désir de se survivre dans la mémoire des autres pousse généralement les officiers à rédiger leurs souvenirs. De nombreux écrits biographiques mentionnent au début qu'ils s'adressent aux enfants et petits-enfants de l'auteur. Hyacinthe Clemenso, qui a écrit ses mémoires à l'âge de 74 ans, ne manque pas de se conformer à la règle. Il intitule ses notes «*Souvenirs laissés à mes deux fils, Camille et Etienne*» sans faire mention de ses trois filles.

Les officiers valaisans qui nous ont laissé des écrits biographiques sont tous issus de familles aristocratiques ou du patriciat lié aux fonctions. Ils ont fait leurs études auprès d'un ecclésiastique local ou chez les Jésuites des collèges de Sion ou de Brigue où ils ont été initiés aux traditions militaires de ces établissements. L'éducation dispensée par les Jésuites était profitable à la carrière d'officier. L'hésitation entre l'état ecclésiastique et la carrière militaire de la part des anciens élèves et novices des Jésuites est frappante. Hyacinthe Clemenso ne fait pas exception: «*Sans la révolution qui troubla ma patrie et la Suisse entière (...), j'aurais suivi ma destinée qui était l'état ecclésiastique.*»

La motivation de Clemenso est plutôt exceptionnelle. Les traditions familiales et un choix personnel le poussent à se mettre au service de la France: «*On me proposa l'emploi de quartier-maître, aujourd'hui trésorier. Enchanté de me soustraire aux disgrâces que j'éprouvais dans mon ménage (car j'étais marié et j'avais deux*

enfants), enchanté d'un autre côté de porter des épaulettes et un uniforme éclatant (j'avais alors 25 ans), j'acceptai avec empressement la proposition. Je réunis 200 volontaires avec lesquels je partis.» Lorsque arrivé à Gênes, Clemenso n'y trouve pas son brevet d'officier, il n'a que le choix de repartir ou de s'enrôler comme simple soldat: «Retourner dans mon pays? j'avais des motifs plus que plausibles pour ne pas le faire: d'abord, ce mariage qui m'était devenu odieux était un des principaux motifs; secondement je me mettais dans le cas de faire une seconde fois ce voyage, et j'avais l'espoir certain, en restant, de recevoir mon brevet.» Quelques jours plus tard Clemenso est effectivement sergent-major.

La majeure partie des descriptions des officiers est dédiée aux actions militaires telles que sièges et batailles, mais également aux ordres, aux décorations et titres conférés aux auteurs. Dans ses souvenirs de 1813, Clemenso écrit: «En mai, les batailles de Lutzen, Bautzen et Dresde eurent lieu. Trois batailles meurtrières et remportées par les Français.» En 1822–1827 il note: «De là (Le Havre), le Régiment partit pour Caen, de Caen à Cherbourg et enfin pour Brest, où nous restâmes deux ans, pendant lesquels j'ai exercé les fonctions de Commissaire du Roi près le Conseil de guerre et, après, celles de Capitaine-Rapporteur. (...) Le 29 octobre 1826, je fus nommé Chevalier de la Légion d'honneur, récompense que j'aurais dû recevoir soit en Russie soit à Leipzig.»

Pourtant la vie des officiers ne se résumait pas aux honneurs militaires et la guerre représentait l'exception et non la règle de la vie du régiment. Le quotidien était marqué par la routine, les obligations de la société et les distractions du jeu et des divertissements. L'intérêt principal de l'auteur reste néanmoins la guerre. Il commente les stratégies, les plans de bataille dans les moindres détails et il néglige presque entièrement de mentionner le destin des individus impliqués. On ne trouve que rarement des remarques comme celle que Clemenso fait dans son chapitre de la campagne de Russie de 1812: «...le 11 (juillet) une affaire assez sérieuse eut lieu près d'un grand bois au-delà de Globokoé, où nous perdîmes près de 50 hommes, ainsi qu'un Lieutenant de Carabiniers nommé Bertrand qui était Vallaisan.»

Le fait que la guerre est un métier retribué établit des limites à la totalité des exploits militaires et les relations amicales ou ennemies peuvent être complètement inversées selon les circonstances. Après le siège et la prise de la forteresse de Gérone en Espagne, en 1809, les assiégeants français prennent la troupe espagnole et le beau-frère de Cléménso s'y trouve prisonnier de guerre: «Par un singulier effet, parmi les officiers prisonniers se trouvait mon beau-frère Monsieur Pignat, Capitaine au service d'Espagne, dans le Régiment de Bassa. A ma demande, il me fut confié; il avait ses habits en lambeaux et couverts de vermine. Je le conduisis à Perpignan, où je le fis habiller et, lui ayant donné quelque argent, je le rendis au transport des prisonniers qui étaient dirigés dans l'intérieur de la France.»

Mais avant de vivre la guerre, il y a eu le contact avec le pays étranger. Lorsque Hyacinthe Clemenso, âgé de 25 ans, passe la première fois le Simplon en 1806, un nouveau monde s'ouvre devant lui. Arrivé à Gênes où il rejoint son régiment, il admire la ville avec ses rues larges et ses beaux palais: «Quelle différence avec nos maisons du Vallais!». L'univers familial est transposé à l'étranger et reste, du moins dans la phase initiale, la mesure de toutes choses. «Malgré la douce tem-



Priez pour le repos de l'âme

de

Pierre François Marie, comte de Courten,
maréchal des camps et armés du roi,
colonel du régiment des Gardes-Suisses, au service de France,
chevalier de Saint-Louis.

**Décédé en son château de Lully (Suisse),
le 20 Avril 1839, dans sa 90^e année
muni des sacrements de l'église.**

Fidèle à Dieu, fidèle au roi.

*Le Seigneur a ouvert son cœur à sa loi
et il a marché dans la voie de ses commande-
ments. (Psal. 24. 4.)*

*Bienheureux les miséricordieux, parce
qu'ils recevront miséricorde.*

Mon Jésus, miséricorde !
[100 jours d'Indulgence.]

Doux Cœur de Jésus, soyez mon amour.
[300 jours d'Indulgence.]

Doux Cœur de Marie, soyez mon salut.
[300 jours d'Indulgence.]

Fig. 2 Souvenir de la mort du comte Pierre François Marie de Courten, officier au service de la France. (Ill.: Musée cantonal d'histoire et d'ethnographie de Valère, Sion)

pérature de l'Italie, une partie de nous regrettait encore l'air glacial de nos montagnes», écrit Clemenso en évoquant en sourdine la nostalgie légendaire des soldats suisses. Les officiers, eux, trouvent grâce à leur origine sociale commune une nouvelle patrie au sein du corps des officiers. Clemenso relate ainsi son arrivée à Gênes: «Ma première visite fut pour Monsieur Charles de Bons, de St-Maurice, chef commandant le Bataillon. Ce digne homme que j'ai toujours regardé comme un père me reçut comme son propre fils...»

Les liaisons existant dans le pays d'origine s'érodent au cours des longues absences et d'autres les remplacent. Certains officiers ne reviendront plus en Valais. Lorsque Clemenso rentre la première fois au pays après huit ans d'absence, il constate que sa femme a noué d'autres liens. L'émigration affecte également ceux qui sont restés: «J'arrive enfin à Sion, où je fus témoin du penchant de ma femme à la boisson et où j'ai pu me convaincre de ses liaisons auxquelles j'étais tout à fait indifférent, vu que j'avais aussi bien de peccadilles de ce genre à me reprocher. Mais ce qui m'atterra, ce fut le mépris de ma femme et l'indifférence de mes deux filles car, après 8 ans d'absence, je croyais au moins que la pénurie où je me trouvais, sortant de ma captivité comme prisonnier de guerre, m'aurait fait trouver un toit hospitalier, mais non; j'ai dû me loger à l'Hôtel de la Croix-Blanche tenu par Mr Vincleried...»

Le retour au régiment ne pèsera donc guère à Clemenso.

Plus que d'autres officiers, Clemenso insère quelques circonstances personnelles ou familiales dans son récit, mais la trame suit les incidences extérieures: les lieux de garnison ou de séjour, les campagnes militaires et la carrière. Jusqu'à la fin l'auteur n'oublie pas son appartenance à un corps aristocratique; il signe en 1854 son œuvre, les «Souvenirs», par «Clemenso, Capitaine retraité, Chevalier de l'Ordre impérial de la Légion d'honneur».

Le souvenir du soldat

Contrairement aux documents issus de familles d'officiers, il n'y a que de modestes archives provenant de simples soldats. Les témoignages autobiographiques rédigés par des soldats sont extrêmement rares. Les écrits d'Ulrich Bräker et de Kaspar Niederer⁵, originaires de la Suisse orientale, et le cahier de Johann Georg Schmidt de Sion représentent l'exception.

Nous ne savons que peu de choses de la vie de Johann Georg Schmidt. On ne connaît que son métier: géomètre-arpenteur; on sait qu'il a servi de 1827 à 1831 dans le 3^e régiment valaisan à Naples et qu'il est décédé à Sion en 1869. Grâce au journal qu'il a tenu pendant les quatre années de son service à Naples, et qui est conservé aux Archives cantonales de Sion⁶, nous sommes par contre

⁵ ULRICH BRÄKER, *Lebensgeschichte und Natürliche Abentheuer des Armen Mannes im Tockenburg*, hrsg. von Samuel Voellmy, Basel 1978. – KASPAR NIEDERER, *Erlebnisse eines Appenzellers in neapolitanischen Diensten 1854–1859*, mitgeteilt von Alfred Tobler, Mitteilung des Historischen Vereins St. Gallen 1901.

⁶ Les notes et citations suivantes proviennent de JOHANN GEORG SCHMIDT, *Tag-Buch von meiner Abreise nach Neapel und werendem Aufenthalte der 4 Jahren beim 3. Schweizer Regiment; was ich beobachtet habe und sich ereignet hat; wie auch über ihre Agricultur, Gewerbe und Character*. 1827–1831. Archives d'Etat du Valais Sion. – Service étranger/Naples 12bis/1. (Il s'agit de traductions des citations.)



Fig. 3 Réutilisation de l'uniforme des mercenaires: porteurs d'uniformes des services étrangers sur une carte postale du Val d'Illicz (probablement lors de la Fête-Dieu). (Ill.: Musée cantonal d'histoire et d'ethnographie de Valère, Sion)

bien éclairés sur sa vie militaire. Ce journal représente peut-être le seul écrit autobiographique d'un Valaisan au service étranger que nous ne devons pas à un représentant du corps d'officier.

Schmidt a un métier, mais issu de famille simple, il n'a pas la possibilité d'accéder au rang d'officier. Sa motivation d'écrire son journal diffère complètement de celle d'un officier comme Hyacinthe Clemenso: «*Ich habe mir dieses Werkchen vorgenommen, um mehrere Gegenstände der Merkwürdigkeiten und Alterthümer (die ich) bey meiner Reise nach Neapel erkundigte, (...) mitzuteilen*». ⁷

Schmidt fait le voyage vers Naples dans un contingent de recrues sous la direction d'officiers. Jusqu'à la mer il s'agit d'une marche, les bagages étant convoyés. Le groupe quitte Brigue le 8 mai 1827 et arrive par Domodossola, Arona, Novara et Tortona neuf jours plus tard à Gênes. Schmidt est impressionné par les rizières de la plaine du Pô et par le paysage en général qui ne présente que: «*sehr wenig kleine Berge, so dass von Sonnenaufgang bis Sonnenuntergang nur eine Ebene ist*». ⁸ A Gênes se sont les fortifications et les superbes jardins qui le frappent, mais surtout la mer «*das ungeheure Wasser, welches das Auge ermüdet und gar Schrecken erweckt*». ⁹

⁷ (J'ai décidé de rédiger cet opuscule afin de faire connaître les objets curieux et antiques que j'ai observés lors de mon voyage à Naples.)

⁸ (où il y a) très peu de petites montagnes, de sorte que du levant au couchant il n'y a qu'une seule plaine.)

⁹ (cette eau énorme qui fatigue les yeux et éveille la peur.)

Le 23 juin 1827 – après plus d'un mois d'attente – Schmidt s'embarque à Gênes avec d'autres recrues du Valais pour atteindre cinq jours plus tard Naples. Il nous révèle l'ambiguïté des sentiments qui envahissent les Valaisans avant leur premier voyage en mer: «*Abends um 6 Uhr ist die Stunde gekommen, wo wir mit der geflügelten Kutsche auf der Ebene ohne Grund fahren mussten, welches manchem das Herz vorher zittern liess, da sie sahen, wie die Schiffe auf den Meerwellen lustig werden*». ¹⁰ La mer ne convient pas spécialement à Schmidt; il s'adapte mal à la nourriture inhabituelle – du biscuit, des poissons salés, des haricots, du riz, des pâtes et du vin. Il dit avoir été préservé du mal de mer grâce à ses provisions privées de cognac, de salami et de pain.

Son premier temps de service s'écoule à Torre Annunziata, au sud de Naples, où il entre dans la musique du 3^e régiment suisse. Plus tard il est stationné à Nola, puis à Capua et finalement à Naples même (Naples était en ce temps une des plus grandes et plus importantes villes d'Europe). Il explore la campagne alentour de ses divers cantonnements, observe les vignobles et les plantations d'oranges et de citrons et fait des excursions au Vésuve et à Pompéi. Il s'intéresse aux «*antiquités et curiosités*», mais aussi à la botanique et à l'agriculture. Les sites historiques le fascinent comme tout ce que son nouvel entourage lui révèle: la tarentelle succède à un ancien amphithéâtre romain, les fêtes religieuses et les événements à la cour ne sont pas oubliés, il déploie une fresque colorée au hasard des souvenirs.

Par contre, Schmidt ne parle que rarement de la vie militaire. Le 10 janvier 1829, il note dans son journal: «*Der Dienst war in Capua noch ziemlich streng, wo alle Tage 260 Mann auf die Wache zogen, (...) alle Wochen einmal mit dem Regiment exerzieren, zweimal mit dem Bataillon exerzieren, jeden Sonntag Inspektion vor dem Oberst war. (...) Es ist gewiss, dass es unter so vielen Menschen sehr unerzogene und liederliche Menschen gibt. (...) Hingegen geschieht es auch, dass einige ... durch Offiziere misshandelt werden, durch falsche Rapporte gestraft werden und die Oberen keine Untersuchung machen, selbe Menschen schon mit rechter Aufführung ins Unglück gerieten aus Verzweiflung und Misshandlung*». ¹¹

Le destin de ses camarades préoccupe bien plus Schmidt que la mission de son régiment. La consommation d'alcool, la violence entre les soldats, les désertions, les suicides, les sanctions cruelles et les exécutions l'incitent à écrire des commentaires qui nous révèlent le côté tragique de la vie des mercenaires. Il ne commente que rarement les événements militaires et ne parle jamais de la politique italienne ou de la guerre.

Schmidt participe en tant que musicien à de nombreuses manifestations mili-

¹⁰ (Le soir à 6 heures, voilà venu le moment où nous partons dans un carrosse ailé sur la plaine sans fond, ce qui a fait trembler le cœur de plus d'un d'entre nous voyant danser les bateaux sur les vagues.)

¹¹ (A Capua, le service était assez dur. Tous les jours 260 hommes montaient la garde (...) toutes les semaines il y avait un exercice au régiment et deux au bataillon, chaque dimanche une inspection en présence du colonel. (...) Il est sûr que parmi tant de personnes certaines sont négligentes et mal élevées (...), mais il arrive également que quelques uns sont maltraités par les officiers, punis par de faux rapports. Comme les supérieurs ne font pas d'enquête, ces gens ont pu être précipités dans le malheur à force de désespoir et de mauvais traitements tout en se comportant correctement.)

taires et civiles – fasciné par le faste déroulé, il ne se lasse pas de les décrire. Avec un regard qu'on pourrait qualifier d'ethnographique, il observe les coutumes locales autour du mariage et de la mort, les fêtes patronales, l'Assomption ou la Noël. La confrérie de l'habit blanc et les tirs de mortier au moment de la bénédiction lui permettent de retrouver des éléments traditionnels qu'il connaissait probablement du Valais. D'autres habitudes comme celles des feux d'artifices lors des fêtes religieuses ou la coutume d'ensevelir les morts sans leurs habits l'étonnent. Mais il décrit également le quotidien du peuple, ses mets – des pâtes, de la viande, des légumes, du pain et du vin – tout comme ses occupations principales qu'il indique être la fabrication des pâtes («Makkaronimachen»), cultiver le coton et s'adonner à la pêche.

Le journal de Schmidt se lit parfois comme un guide touristique. Son intérêt pour tout ce qui est la vie civile du pays étranger fait qu'il se démarque nettement des mémoires des officiers. Son point de vue ethnocentrique et paternaliste fait penser aux descriptions du Valais rédigées par les voyageurs de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. L'auteur ne semble pas tenir en haute estime les indigènes qu'il qualifie de «mangeurs de pâtes» («Makkaronifresser»). La population de Torre Annunziata lui semble être encore pire que celle de Naples: «*Das Volk ist insgemeine ein grobes, unerzogenes Volk, das ohne Erziehung und Charakter aufwächst (...) Betrügen, Lügen, Stehlen, Morden ist ihnen ein geringes Werk, da auch die Falschheit und Schmeichelei eines ihrer grössten Vorhaben ist. Es gibt auch einige wohl erzogene Menschen, aber sie sind nicht vielfach. Die vermögenden Menschen kommen sehr gut gekleidet, aber hingegen die arme Klasse ist nur mit Leinwand gekleidet, das sie selber machen. Tuchladen hats keinen, weil die meisten Leute und Kinder nackt herum gehen*».¹²

Ce sont surtout la pauvreté et le manque de propreté des habitants ainsi que la précarité de leurs habitations qui frappent Schmidt, et celui-ci en conclut à une similitude de leur caractère. Selon lui, les régiments suisses auraient une influence éducatrice sur la population: «*Da aber die Schweizer dort hin kamen wurde es viel reinlicher, weil man ihre Unsauberkeit heftig verweiste*».¹³ A Nola où il est déplacé plus tard, il constate «*dass die Leute manierlicher waren als in Torre und viel freundlicher, weil schon ehemals Militär sich dort aufgehalten, doch geben sie an Betrügen und Falschheit wenig nach*» et encore «*Sonstens seyn diese Leute überhaupt nicht arbeitsam*».¹⁴

Ce qui surprend dans les descriptions de Schmidt, c'est l'étroite liaison qui existe entre la vie religieuse et la vie militaire. La relation de la bénédiction du

¹² (Le peuple dans son ensemble est grossier et mal élevé, il a grandi sans éducation ou caractère (...); escroquer, mentir, voler, assassiner ne lui est que petite chose vu qu'il s'adonne à la fourberie et à la flatterie. Il y a aussi quelques personnes bien élevées, mais elles ne sont pas nombreuses. Les riches sont bien habillés, mais la classe pauvre ne porte que la toile qu'elle a confectionnée. Il n'y a pas de magasin d'étoffes vu que la plupart des gens et les enfants se promènent nus.)

¹³ (Lorsque les Suisses y sont venus il y a eu plus de propreté vu qu'on réprimandait la malpropreté (des indigènes).

¹⁴ (que les gens sont plus civilisés qu'à Torre et bien plus aimables, vu qu'il y avait eu auparavant des militaires; mais ils n'ont pas moins de fourberie et d'escroquerie ... En plus ces gens ne sont pas du tout travailleurs).

drapeau à Capua, le 31 août 1828, est symptomatique de cet intime mélange. Après la messe solennelle, l'archevêque de Capua procède à la bénédiction. Après le serment de fidélité prononcé par le lieutenant-colonel Eugène von Stockalper, on passe à l'assermentation du régiment: «*Nach diesem ging die königliche Familie auf ihre vorbereitete Bühne, die besonders aufgemacht war, damit die königliche Familie das ganze Regiment sehen konnte. Der Oberst ging mit dem ersten Major in der Mitte des Regiments und tat eine Anrede, mit der alle den Eid ablegen müssen mit dem Ruf 'Es lebe der König'. (...) Dann wurde das Tedeum laudamus gesungen und der Segen gegeben mit dem hochheiligen Sakrament*». ¹⁵

Au courant de la même année, Schmidt participe à la procession de la Fête-Dieu de Nola où il se rend compte de l'importance de la participation des soldats aux manifestations religieuses: «*Den 5. Juni wurde Fronleichnamsfest gehalten, bei dem ich anwesend war. Die Prozession wäre eine ganz einfache gewesen, wenn nicht das Militär dieselbe verschönert hätte. Denn da waren lediglich zuerst die Geistlichen, dann die Musik, das Hochwürdige und die Beamten mit den Offizieren. In den vier Hauptgassen waren prachtvolle Altäre aufgerichtet*». ¹⁶ Deux fois au moins, Schmidt se rend en procession à Santa Maria di Piedigrotta, à une église de pèlerinage située aux abords de Naples. 20 000 soldats escortent la procession. De telles manifestations grandioses ne peuvent pas avoir manqué d'influencer le déroulement des fêtes religieuses en Valais.

Schmidt s'intéresse intensément à tout ce qui est nouveau, étranger et en parle abondamment, mais il ne révèle rien de ses liaisons avec l'ancienne patrie. Il ne fait qu'une seule fois mention du Valais, lorsqu'il monte au Vésuve le 11 octobre 1827: «*Am folgenden Tag beschlossen wir, ich und Augustin Blanchou, eine selbige Besteigung zu machen, da wir am Vorabend eine Fahne machten aus einem weissen Nastuch und malten das Wallis-Wappen mit unseren Namen auf beide Seiten und um Mittag waren wir auf dem höchsten Gipfel des Vesuvs, wo wir die Fahne steckten*». ¹⁷ On ne trouve aucune trace de cette nostalgie que les médecins des XVIII^e et XIX^e siècles ont diagnostiquée chez les soldats et les matelots, et surtout chez les montagnards.

En 1831 Johann Georg Schmidt rentre en Valais. Il a donc décidé, après un temps de service minimal de quatre ans, de rentrer le plus rapidement possible. Nombre de ses camarades l'imitèrent. L'intérêt pour le service étranger semble se réduire, dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, aux familles aristocratiques qui se procurent mutuellement les positions de cadres.

¹⁵ (Ensuite, la famille royale s'est rendue sur la scène préparée de façon à pouvoir voir l'ensemble du régiment. Le colonel et le premier major se rendirent au milieu du bataillon où le colonel fit un discours, disant que tous devraient au moment de l'assermentation crier: Vive le roi! (...) puis on chanta le *Tè deum laudamus* et la bénédiction fut donnée avec le saint sacrement).

¹⁶ (Le 5 juin j'étais présent à la procession de la Fête-Dieu. Sans la présence des militaires la procession aurait été très simple. Il y avait d'abord les ecclésiastiques, la musique, le saint sacrement (probablement dans l'ostensoir) et les magistrats et officiers. De beaux reposoirs avaient été placés dans les 4 rues principales).

¹⁷ (Le jour suivant, Augustin Blanchou et moi décidions de faire une telle escalade, puisque nous avions le soir précédent fait un drapeau avec un mouchoir blanc et nous y avions peint le drapeau du Valais et nos noms des deux côtés; et vers midi, nous fûmes au sommet du Vésuve, où nous avons planté notre drapeau).

Ce qui se dessine, non seulement dans la relation de Schmidt, mais aussi dans les papiers laissés par les soldats mercenaires, c'est le grand désintéret de ces manœuvres de la guerre. Devenir soldat mercenaire n'était motivé ni par un quelconque enthousiasme guerrier ni par l'amour de la gloire. L'espoir d'un retour après une expérience de vie passagère restait essentiel. Chaque décision de s'enrôler comportait certainement aussi l'espoir d'accéder à une vie meilleure. A côté de la nostalgie de la patrie lointaine, il y a aussi le besoin d'évasion, la recherche d'une existence plus facile qu'on croit pouvoir trouver hors du pays.

Le temps passé à Naples semble avoir apporté à Johann Georg Schmidt l'expérience de vie positive qu'il cherchait. Le service mercenaire doit avoir relégué dans l'oubli les 'désagréments' (Verdriesslichkeiten) qui l'avaient poussé à partir comme il l'écrit lui-même. Après son retour de Naples, il semble avoir mené à Sion une vie sans soucis, d'après la brève nécrologie parue dans le Confédéré du 20 juillet 1869: «*Un autre vieillard, d'une humeur toujours joviale et bien connu par ses anecdotes plaisantes, est décédé à Sion, dans la journée de mercredi. C'est M. Jean-Georges Schmidt, géomètre arpenteur. Les habitués de la cible de Sion connaissent la gaîté du défunt et les meilleurs grimpeurs avaient de la peine à le suivre à travers monts et coteaux, tant il avait conservé de vigueur et d'énergie jusqu'à la fin de sa longue carrière. La population sédunoise a assisté en grand nombre hier, à l'ensevelissement de cet aimable octogénaire*».

On peut se demander quelle était la raison qui a poussé le simple soldat Johann Georg Schmidt à tenir un journal. La réponse se trouve peut-être à la fin de son journal, dans l'essai d'une généalogie de la famille Schmidt. Il semble que le soldat Schmidt ait pris la classe des officiers comme modèle. Cette hypothèse est appuyée par la donation de Schmidt aux Musée d'Antiquités de Sion. On trouve dans la liste des «*Donateurs du Musée Historique, relevés dans le registre du Musée du Collège*» pour 1841 la mention suivante: «*J. G. Schmidt, géomètre: plusieurs médailles antiques*». A-t-il suivi l'exemple des officiers du 4^e régiment bernois au service de Naples qui ont offert en 1830 à la ville de Berne la collection de vases antiques trouvés à Nola?¹⁸

Riassunto. – Il Museo cantonale di storia e d'etnografia di Valère a Sion ha presentato, nell'estate 1991, una mostra dedicata all'emigrazione vallesana dal 16° al 20° sec.; – il presente articolo, dedicato al 70° compleanno della Signora Rose-Claire Schüle, illustra la parte della mostra riservata al servizio mercenario. Vi si esaminano i diversi atteggiamenti di due classi sociali nei riguardi di questa attività, specie durante le guerre napoleoniche: da un lato l'atteggiamento dei patrizi dei centri urbani, che si arruolavano come ufficiali e spesso partivano definitivamente; i loro discendenti serbavano comunque religiosamente ritratti, cimeli, uniformi, decorazioni, le testimonianze cioè della gloria dei padri, che furono spesso in seguito donate o prestate a musei; dall'altro lato l'atteggiamento per lo più di contadini di montagna, che si arruolavano come semplici soldati, per un periodo di ferma breve, nella speranza di

¹⁸ ADRIENNE LEZZI-HAFTER et al., «Auf classischem Boden gesammelt. Zu den frühen Antikensammlungen der Schweiz.» In *Zeitschrift für Archäologie und Kulturgeschichte*, Sondernummer 1980.

un rapido ritorno in patria; solo in questo sec. i musei poterono accogliere anche i loro rari cimeli: una sciabola mutata in tagliapane, vecchie uniformi, ormai inutilizzabili per le parate dei gruppi di miliziani che partecipavano alle processioni delle feste religiose, specie quella del Corpus Domini. – Seguono estratti di due memorie del 19° sec., che confermano questi due atteggiamenti: la prima di un ufficiale, H. Clemenso, nato vicino a Sion, di famiglia patrizia, che dopo studi presso i Gesuiti, partecipò a diverse campagne napoleoniche e finì per stabilirsi in Francia: l'attenzione dell'ufficiale è preminentemente rivolta alla vita militare, alle campagne e alle battaglie, ai posti di guarnigione, ai riconoscimenti e agli onori; la seconda (ed è una delle rarissime conosciute) è la raccolta di memorie di J.G.Schmidt, geometra di Sion, finito nella banda musicale di un reggimento svizzero nel Napoletano: essa è ricca di descrizioni della regione così conosciuta, della sua agricoltura, della gente con le sue abitudini e le sue attività artigianali, delle tradizioni, fra le quali impressiona l'autore lo sfarzo delle grandi feste solenni, con le processioni condecorate dalla imponente presenza militare (il che si riverbererà poi negli usi in patria). R.Z.

Comptes-rendus de livres – Recensioni

HANNES TAUGWALDER. *La vallée perdue. Un passé simple*. Traduit de l'allemand par Erica Carrard avec la collaboration de André Conrad Beerli et Yona Birker-Chavanne. Genève, Georg Editeur SA, 1989, 268 pages.

Le volume sorti en allemand en 1979 indiquait bien qu'il s'agissait d'une autobiographie. L'auteur, né à Zermatt, narre la vie quotidienne telle qu'il l'a vécue au début du siècle dans ce village de montagne qui s'ouvrait au tourisme. Ses parents, le père guide et la mère cuisinière dans une cabane de montagne lui font vivre «du dedans» le début de l'alpinisme et ses aléas. En effet, son père rentre d'une expédition dans les Andes, les membres gelés et incapable de poursuivre sa carrière de guide tout comme l'auteur qui doit enterrer son rêve d'être guide à son tour lorsqu'un bras cassé comme adolescent le rend invalide. Contraint à émigrer, il trouvera la réussite commerciale et le plaisir d'écrire. Dans ce livre il dévoile sans complaisance ni romantisme le passé dans son village, les difficultés financières de sa famille et la précarité des soins médicaux. Il parle du braconnage et des revenants tout comme il retrace certaines coutumes et les usages de la communauté et de la famille qui l'ont formé.

Comme pour toute traduction il est difficile de juger la part de l'auteur et celle du traducteur. Le livre se lit avec plaisir et la langue est savoureuse et bien tournée. Pour tous ceux qui s'intéressent à la vie montagnarde, il y a une mine de renseignements à exploiter.

RCS

BARBARA KINDERMANN-BIERI. *Heterogene Quellen – Homogene Sagen*. Philologische Studien zu den Grimmschen Prinzipien der Quellenbearbeitung untersucht anhand des Schweizer Anteils an den Deutschen Sagen. Basel, Verlag der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde, 1989 (Beiträge zur Volkskunde, Band 10), 421 pages.

Pourquoi annoncer ici un livre écrit en allemand et, qui plus est, ne traite que des récits légendaires des frères Grimm? D'une part, ce travail est consacré aux 46 récits (il y en a en tout 585) provenant de sources écrites ou orales suisses, d'autre part, la méthode d'études exposée et utilisée par Barbara Kindermann semble exemplaire et fascinante. Si les investigations concernant la forme et l'authenticité linguistico-littéraire des récits n'intéresseront que dans une moindre mesure le lecteur francophone, il n'en est pas de même pour les recherches sur les sources. Toutes celles que les